

Extrait du El Correo

<http://elcorreo.eu.org/Tchernobyl-l-avertissement-mal-compris>

Tchernobyl, l'avertissement mal compris

- Fil rouge -

Date de mise en ligne : jeudi 20 juin 2019

Description :

Tchernobyl, l'avertissement mal compris. Entre 1951 et 1962, dix-neuf épreuves nucléaires américaines ont lancé chacune d'elles à l'atmosphère des niveaux de radiation d'une échelle comparable avec l'accident de la centrale ukrainienne... Rafael Poch-de-Feliu

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Entre 1951 et 1962, dix-neuf épreuves nucléaires américaines ont lancé chacune d'elles à l'atmosphère des niveaux de radiation d'une échelle comparable avec l'accident de la centrale ukrainienne.

Si un pays effectue des essais nucléaires ou enregistre un accident dans une centrale nucléaire, c'est toute l'humanité qui paie pour cela. La série HBO ignore le caractère universel de ce risque.

La série Tchernobyl de l'Américain Craig Mazin et des chaînes HBO et Sky a fasciné de nombreuses personnes. Ce terrible accident et l'URSS sont suffisamment loin pour être inconnus de toute une génération. Les scènes sont très bien recréées, les psychologies pas tant que ça. Certaines scènes et certains détails sont de vulgaires concessions au dénigrement de l'ennemi historique. Les personnages centraux, l'académicien Valeri Legasov ou le vice-président Boris Sherbina, ont été caricaturés pour s'adapter à la structure manichéenne habituelle de l'industrie du divertissement gringo, allergique par définition aux réalités des tons gris, précisément ceux qui dominaient l'URSS et l'humanité en général. Mais tous ces détails sont sans importance, à côté de son pire défaut : la série ignore complètement le caractère universel de cet accident.

Tchernobyl n'est pas un cas isolé. Ni la stupidité du système soviétique, ni le mensonge, ni le secret, ni l'irresponsabilité technique. En faisant le tour du monde, les nuages radioactifs de la centrale ukrainienne ont servi d'avertissement à toute une civilisation. Le pire défaut de la série est précisément son ignorance de tout cela.

Désordre

J'ai vécu cet accident dans la salle de rédaction de l'agence de presse allemande à Hambourg, la DPA, probablement la pire agence de presse du monde occidental. À la fin de mon service, un étrange télétype daté à Stockholm est arrivé, qui révélait une radiation anormale près d'une centrale nucléaire suédoise, dans laquelle, curieusement, aucune fuite n'a été détectée. Lorsque je suis retourné au travail le lendemain, l'incendie médiatique s'était déjà déclaré. L'agence Tass n'a émis sa première note que deux jours plus tard et le gouvernement soviétique n'a publié sa première information officielle que quatre jours plus tard. En Occident, ce qui était en grande partie de la désorganisation et du laisser-aller a été interprété comme de la dissimulation de données et de la mauvaise foi. Au secret et à l'irresponsabilité s'est ajoutée l'ignorance au plus haut niveau.

« Nous ne savions pas ce qui se passait là-bas. Le matin même, nous avons décidé au Bureau politique de concentrer directement toutes les informations disponibles, notre principale préoccupation était que le réacteur explose et que son contenu atteigne les rivières Prypiat et Dniepr, mettant en danger la vie de millions de personnes, en particulier à Kiev », m'a dit Mikhaïl Gorbatchev des années après en se rappelant ces jours.

Mais le danger n'était pas dans le sud, où se trouvait Kiev avec ses trois millions et demi d'habitants, mais déterminé par la direction du vent qui a poussé le nuage radioactif, d'abord à l'ouest puis au nord, vers les villes de Gomel et Mogilov en Biélorussie.

Ce mois d'avril, en Allemagne, le désordre était total. Chaque région a improvisé ses mesures préventives, dont le catalogue était plus important dans les gouvernements de coalition verte-social-démocrate, de sorte que le danger ou non des radiations dépendait de qui gouvernait la région. Par conséquent, les camions en provenance de l'Est ont

été traités à l'eau dans certaines régions et pas dans d'autres. À Hambourg, la pluie est soudainement devenue dangereuse. Les gens essayaient de ne pas quitter la maison, ils lavaient leurs imperméables et les panneaux dans les terrains de jeux décourageaient les enfants de jouer dans le sable. Dans d'autres villes et « länder », tout cela a été ignoré. En France, pays le plus nucléarisé du continent, les conséquences de Tchernobyl n'ont pas fait la une de l'actualité et les autorités n'ont pris aucune mesure contre les mêmes paramètres de radiation qui ont provoqué la panique en Allemagne.

À l'est d'Eden

Dans tout le bloc de l'Est, l'accident a été vécu, avant tout, comme une calamité plus provoquée par le « grand frère », dominant mais politiquement et technologiquement retardé. Cette sensation commune n'a pas empêché une grande diversité de perceptions et d'attitudes. Si dans la Pologne politisée il y avait des restrictions sur les produits laitiers et des manifestations antisoviétiques, en Hongrie, Tchernobyl ne semblait pas empêcher l'opinion publique de trouver le sommeil.

En juillet 1986, j'ai parcouru la Roumanie de Ceaucescu pour faire un reportage. Dans un village saxon de Transylvanie, la minorité allemande a essayé de nourrir certaines de ses vaches avec du fourrage de l'année précédente et n'a consommé que leur lait. La production de bétail nourri avec le fourrage de l'année en cours, « contaminé » par Tchernobyl selon l'opinion générale, a été vendue aux Roumains, m'a expliqué un pasteur protestant de Brasov, qui parlait à voix basse de politique dans sa propre maison et appelait Ceaucescu « il ». Dans les offices de tourisme de Cluj, de grandes affiches signalaient que la côte de la mer Noire offrait des conditions sanitaires optimales pour les vacances. On tentait de réfuter la panique sans même parler de l'accident.

Un an plus tard, en 1987, j'étais en Biélorussie pour étudier le russe. Minsk, la capitale, ressemblait à l'actuelle Pyongyang. Le dimanche, la circulation était coupée sur l'avenue principale de la ville, l'avenue Lénine, et les gens marchaient en silence pendant que la radio locale était diffusée sur les ondes publiques. Ma demande de rencontrer un universitaire pour discuter d'écologie a déclenché un petit tremblement de terre à l'université. Toutes les relations avec les étudiants étrangers, y compris les relations sexuelles, étaient organisées par le KGB par l'intermédiaire de la jeunesse communiste. Des jeunes m'ont dit que le 26 avril de l'année précédente, ils avaient passé toute la journée dans le parc à prendre des bains de soleil et qu'ils avaient ensuite eu des problèmes d'impuissance avec leurs partenaires à cause des radiations reçues. Si en Roumanie, presque toutes les sources dissidentes de mon reportage se sont avérées être des confidentes de la Securitate (je l'ai appris plus tard, lorsque mon nom est apparu dans les archives de police ouvertes par le postcommunisme roumain), l'impuissance des jeunes de Minsk était le secret absolu que j'ai réussi à révéler lors de cet été biélorusse.

Les accidents soviétiques

L'URSS a connu des accidents et des catastrophes nucléaires dramatiques. Avant Tchernobyl, près d'un million de Soviétiques avaient été touchés par les radiations dans divers accidents, essais et travaux, liés au statut de superpuissance nucléaire. Rien que dans la flotte de sous-marins nucléaires, 500 cas de « maladies radiologiques aiguës », dont 433 mortelles, ont été enregistrés, mais les trois accidents majeurs survenus avant Tchernobyl ont impliqué la grande usine secrète de retraitement Mayak, dans la région ouralienne. Le premier d'entre eux consistait en un déversement continu de substances radioactives entre 1949 et 1952 dans les rivières Techa et Iset, contaminant un groupe de 124 000 personnes. Le second, « l'accident de Kyshtum », en 1957, fut l'explosion thermique de l'un des conteneurs d'une usine de Kyshtum. Son résultat a été la contamination d'une zone de 23 kilomètres carrés peuplée de 270 000 personnes. Le troisième a été enregistré en 1967, lorsque le vent a dispersé

de la poussière radioactive mal stockée, à 75 kilomètres de là, dans le lac Karachai, une zone peuplée de 40 000 personnes.

Cette expérience a donné lieu à des études médico-biologiques et à des conclusions, mais elles sont restées inconnues de la plupart des scientifiques qui ont travaillé sur l'accident de Tchernobyl, en partie à cause du secret entourant tout ce qui est nucléaire, et en partie aussi à cause de la stupidité administrative caractéristique du régime soviétique, ancrée dans les fondations mêmes du système depuis longtemps. Dans des situations d'urgence comme celle de Tchernobyl, l'improvisation, le bénévolat et le sacrifice personnel ont compensé cette réalité.

Bien que la propagande de la guerre froide ait été chargée de la diffuser avec un zèle particulier, la série nucléaire soviétique avait des parallèles évidents avec les essais nucléaires américains au Nevada ou dans les îles Marshall, ou avec ceux des Français en Afrique, car le problème n'est pas le régime politique mais la technologie nucléaire.

70 ans de radiations sans frontières

En 1998, une étude commandée par le Congrès des États-Unis ([accessible ici](#)) a révélé le prix humain que les Américains eux-mêmes ont eu à payer pour les essais nucléaires. Selon le Centre pour le Contrôle et la Prévention des Maladies (CDC), 33 000 cas de cancer, dont 11 000 cas mortels, sont survenus aux États-Unis à la suite de 11 années d'essais nucléaires entre 1951 et 1962. Selon Robert Alvarez, responsable du Département de l'Énergie du gouvernement Clinton, 19 essais nucléaires américains ont chacun libéré des niveaux de radiation dans l'atmosphère à une échelle comparable à celle de Tchernobyl, en avril 1986. L'étude du CDC n'est pas terminée - les tests se sont poursuivis bien au-delà de 1962 - mais elle montre que les effets des retombées nucléaires et des cas de cancer ont été enregistrés partout aux États-Unis.

« Depuis 1951, toute personne vivant aux États-Unis a été exposée à des retombées radioactives et tous ses organes ont été exposés à des rayonnements », indique le rapport officiel.

L'étude ne tient pas compte des tests chinois effectués à Lob Nohr (province du Xinjiang) de 1964 à 1980, ni des Français de 1963 à 1974, ni des explosions antérieures à 1951 (usaméricaines aux îles Marshall et soviétiques au Kazakhstan), ni des trois premières explosions de 1945 au Nouveau Mexique, Hiroshima et Nagasaki, ni de la contamination d'Hawaï par les essais américains du Pacifique, ni de celle de l'Alaska par les Soviétiques à Novaya Zemlya. Les radiations ne connaissent pas les frontières et si un pays effectue des essais nucléaires ou enregistre un accident dans une centrale nucléaire, c'est l'humanité tout entière qui paie.

En 2011, peu après l'accident de Fukushima, j'ai interviewé Yuli Andreyev, l'ancien directeur adjoint de Spetsatom, l'agence soviétique qui lutte contre les accidents nucléaires, à Vienne. Andreyev a été conseiller auprès du Ministère autrichien de l'Environnement et de l'Agence Internationale de l'Énergie Atomique (AIEA), une agence du système des Nations Unies qui est la principale agence de coopération internationale en matière d'énergie nucléaire. Il m'a dit que Tchernobyl était encore entouré de mensonges, que l'accident n'était pas la responsabilité des opérateurs de l'installation, comme on l'a dit, mais un défaut de conception évident des réacteurs RBMK résultant des économies réalisées. Une bonne conception de ces réacteurs soviétiques nécessitait une grande quantité de zirconium, un métal rare, ainsi que tout un labyrinthe de tubes, des techniques spéciales pour le soudage au zirconium. De l'acier inoxydable et d'énormes quantités de béton. Cela coûtait une fortune, alors il a été décidé d'économiser, a expliqué Andreyev, qui y est allé fort sur le scientifique académicien Valeri Legassov.

« Il a blâmé les opérateurs de l'usine, qui ont été emprisonnés, alors qu'il est resté libre et qu'il a toujours voulu être décoré ». Le 26 avril 1986, la centrale nucléaire de Tchernobyl en Ukraine explose, répandant des matières

radioactives dans une grande partie de l'hémisphère nord.

Pas de contrôle indépendant

Aujourd'hui, il y a quelque 570 réacteurs dans le monde - sans compter ceux construits par les Chinois ces dernières années - dont cinq (Harrisburg, Tchernobyl et les trois de Fukushima) ont fusionné accidentellement. Cela donne une probabilité d'accident nucléaire grave d'environ 1 %. Ensuite, il y a le problème des déchets et de nombreux impondérables sanitaires.

Sans le KGB et étant une superpuissance technologique, le Japon s'est comporté de la même manière que les Soviétiques avec Tchernobyl, ou les Américains avec leurs tests. Cinq ans avant Tchernobyl, entre le 10 janvier et le 8 mars 1981, il y a eu un grave accident à la centrale de Tsuruga au Japon. 40 000 litres de matières radioactives provenant des dépôts de déchets de l'usine ont été déversés dans les égouts de la ville de Tsuruga, où vivaient 100 000 personnes. L'entreprise a fait taire ce qui s'était passé et le public ne l'a appris que le 20 avril.

La mythique « sécurité » est sacrifiée aux questions égoïstes, a déclaré Andreyev.

« En URSS pour des raisons de prestige et à cause du coût de l'enrichissement de l'uranium, au Japon pur et simplement pour l'argent. L'emplacement des centrales électriques du Japon près de la mer est le moins cher. Les générateurs de secours n'ont pas été enterrés à Fukushima et, bien sûr, ils ont été immédiatement inondés. Derrière tout cela se cache la corruption : comment concevoir une centrale nucléaire dans une zone sismique à haut risque, au bord de l'océan, avec des générateurs de secours en surface ? La vague est arrivée et tout s'est retrouvé hors service. Fukushima n'était pas une erreur, c'était un crime ».

En URSS, la baisse des coûts et la conception des réacteurs RBMK ont augmenté les risques.

« Tout cela était contraire aux normes de sûreté, mais la supervision nucléaire en URSS relevait du Ministère de l'Énergie Atomique. Quelque chose de semblable se produit aujourd'hui avec l'AIEA », a déclaré Andreyev, parce que l'agence des Nations Unies dépend de l'industrie nucléaire.

L'absence d'organismes de contrôle indépendants est un problème supplémentaire à une technologie dangereuse et inhumaine de par son ampleur.

« La mission de l'AIEA est de contribuer à la diffusion de l'énergie nucléaire et tout ce qui va à l'encontre de cette mission ne sera pas divulgué », a déclaré M. Andreyev. « Ce n'est pas une conspiration, mais la norme de conduite à laquelle on doit s'attendre dans ces situations ».

L'histoire suggère que l'humanité n'apprend que par les coups. Le problème de l'énergie nucléaire, des technologies et des armes de destruction massive, c'est que leur échelle temporelle et destructrice est définitive. Il n'y a guère de place pour un succès didactico-instructif. C'est pourquoi Einstein disait déjà dans les années 1950 que le nucléaire avait tout changé, « sauf la mentalité de l'homme ». Le danger réside dans ce décalage temporaire entre la mentalité et la technologie. Avec son défaut fondamental d'ignorer la perspective universelle de la question, la série Tchernobyl, si bien faite, confirme modestement le problème.

Rafael Poch-de-Feliu pour son blog personal [Rafael Poch-de-Feliu](#)

[Rafael Poch-de-Feliu](#). Catalunya, 12 juin 2019

* **Rafael Poch-de-Feliu** (Barcelone, 1956) a été durant plus de vingt ans correspondant de « *La Vanguardia* » à Moscou à Pékin et à Paris. Avant il a étudié l'Histoire contemporaine à Barcelone et à Berlin-Ouest, il a été correspondant en Espagne du « *Die Tageszeitung* », rédacteur de l'agence allemande de presse « *DPA* » à Hambourg et correspondant itinérant en Europe de l'Est (1983 à 1987). [Blog personnel](#). Auteur de : « La Gran Transición. Rusia 1985-2002 » ; « [La quinta Alemania](#). Un modelo hacia el fracaso europeo » y de « [Entender la Rusia de Putin](#). De la humiliación al restablecimiento ».

Traduit de l'espagnol par : [Réseau International](#)

[Réseau International](#), le 13 juin 2019